



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

### **Investește în oameni !**

FONDUL SOCIAL EUROPEAN

Programul Operațional Sectorial pentru Dezvoltarea Resurselor Umane 2007 – 2013

Axa prioritară nr.1 „Educația și formarea profesională în sprijinul creșterii economice și dezvoltării societății bazate pe cunoaștere”

Domeniul major de intervenție 1.5 “Programe doctorale și post-doctorale în sprijinul cercetării”

Titlul proiectului: **“Valorificarea identităților culturale în procesele globale”**

Beneficiar: **Academia Română**

Numărul de identificare al contractului: **POSDRU/89/1.5/S/59758**

## **Conferința interactivă cu participare internațională**

# **CENTRU ȘI MARGINALITATE ÎN CULTURA EUROPEANĂ**

București, 12 octombrie 2011, Aula Academiei Române, Calea Victoriei nr. 125

**Discursul Domnului acad, prof. dr. Jacques De Decker, Secretar perpetuu al Academiei Regale de Limbă și Letaratură Franceză a Belgiei, membru de onoare al Academiei Române**

## **Centru și marginalitate în cultura europeană. Despre ce cultură este vorba?**

Monsieur le Président de l'Académie,

Cher Eugen Simion,

Une amitié nous lie qui est aussi, je dirais une confraternité, nous connaissons depuis pas mal d'années maintenant et nos académies à Bucarest et à Bruxelles dans le domaine des lettres fonctionnent dans une espèce de complicité apportée pour une très grande part par Eugen Simion.

Parce qu'Eugen a deux reprises accepté les invitations de notre Académie pour reprendre la parole sur un thème dont il est un grand spécialiste international, c'est-à-dire le dyarisme, l'écriture du journal et il a traité de ce sujet à Bruxelles, à la fois concernant Julien Green, auteur d'un très important journal littéraire comme vous savez et de Simenon, donc dont c'est moi qu'il a fait à la fin de sa vie une série des dictées qu'on peut assimiler à un journal.

Alors, je veux remercier et saluer les traducteurs-interprètes qui sont là dans la cabine et sur lesquels je compte beaucoup parce que malheureusement je ne parle pas le Roumain, je commence tout doucement à le lire et, n'est-ce pas ?, c'est le traducteur que beaucoup d'entre vous font, pas tellement d'ailleurs, pas tellement d'écouteurs sur les oreilles, vous allez entendre l'importance d'un traducteur est quelque chose d'incalculable et j'ai pas mal médité avec quelques amis justement pour renforcer ce statut du traducteur qui en particulier, dans la culture européenne, occupe une place tout à fait déterminante.

Ce qui caractérise l'Europe c'est sa diversité d'abord et cette diversité s'exprime d'abord par des usages multiples du langage et si je vous en parle c'est parce que je m'autorise à le faire en tant que Belge, puisque vous savez, c'est que la Belgique est un santon de quelque chose, c'est de la complexité qu'on peut apporter dans la constitution d'une communauté nationale, l'usage de plusieurs langues.



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

C'est même, je dirais un pays à ce point de vue certainement pas exemplaire, mais extrêmement syntagmatique, le drame de la Belgique, la difficulté d'être Belge, c'est justement de vivre sur la plus importante frontière linguistique du monde.

Quand je dis qu'elle est la plus importante, c'est pas pour dénigrer d'autres frontières, mais sauf que la Belgique est vraiment placée par une espèce de projet insensé de part et d'autre d'une frontière qui existe depuis 2000 ans, qui est la frontière où se rencontrent les deux grands courants civilisationnels de l'Europe, c'est-à-dire le courant Germanique ou le courant Romain ou Latin, si vous voulez.

Et nous, nous devons nous débrouiller avec ça. Depuis 150 ans, plus de 180 ans que le pays existe, pendant de très longues périodes intérieures, on avait laissé le soin de gérer cela à des puissances étrangères et occupantes qu'elles soient espagnoles, autrichiennes, françaises, et puis s'est créé la Belgique indépendante et elle s'est trouvée toute seule avec ce fardeau sur les épaules.

Alors, si vous suivez un petit peu l'évolution des événements, vous avez certainement appris que la Belgique avait battu le record mondial de l'absence de gouvernement, c'est-à-dire qu'elle a fonctionné pendant 500 jours sans gouvernement effectif, uniquement un gouvernement d'affaires courantes.

Et les raisons de la non-constitution de ce gouvernement venaient d'une présence de plus en plus insistante de la communauté flamande dont une partie, mais une partie considérable, d'un peu près 30%, était en train de fomenter une sécession de la Flandre en tant qu'état indépendant républicain.

C'est cette menace qui a pesé sur le monde politique qui a rendu cette opération extrêmement délicate, mais en fin de compte, elle a réussi à transformer le pays institutionnellement, c'est-à-dire qu'on a parlé de révolution copernicienne, c'est-à-dire de pays qui avait été longtemps assez centralisé sur le modèle français d'ailleurs, pays à dominance institutionnelle française, influence française, la Belgique s'est créée peu de temps après la révolution française et peu de temps après l'empire, dans une image de l'état très marqué par le modèle français et a dû se fédéraliser peu à peu par étapes successives pour en arriver maintenant à un équilibre, disons acceptable, mais sans doute provisoire, dans lequel le rapport des forces est plus ou moins reconnu de part et d'autre de cette fameuse frontière.

Il se trouve que ce qui caractérise cette frontière, aussi aujourd'hui, c'est que sur ce fil, cette route qui va de Bavay en France jusqu'à Cologne, s'est installée une bourgade vers l'année 1100 qui s'appelait tout simplement la Villa sur le Marais, ce qui en latin se traduit par Bruocsella et qui est devenu Bruxelles.

Donc, cette petite bourgade est devenue quelque chose d'assez important à peu près 9 siècles plus tard, au point que Bruxelles est aujourd'hui l'une des villes les plus citées dans la presse internationale.

Parce que Bruxelles c'est beaucoup plus que Bruxelles. Lorsqu'on dit Bruxelles, on parle pas de la ville avec le Manneken Pis, la Grande Place, et toutes ces choses plus ou moins pittoresques qu'elle comprend, Bruxelles est un concept, c'est-à-dire que se soient les Américains qui s'en servent ou les Russes ou les Chinois, et en particulier les Chinois, quand ils disent Bruxelles, pour eux c'est le centre décisionnel de l'Europe.

Est-ce qu'il est évidemment pas?, une chose, un soin du monde actuel négligeable. Le fait d'être Bruxellois, d'être né à Bruxelles, et d'avoir beaucoup travaillé à Bruxelles, m'autorise à prendre la parole ici dans un colloque qui tourne autour de l'Europe. Parce que, apparemment on pose la question du centre et de la périphérie, liés à la culture européenne, un Bruxellois pourrait être considéré comme quelqu'un vivant au centre de cette Europe. Il y aurait donc un centre.



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

Or, toute la difficulté vient de la relativisation, de la notion de centre et de périphérie. Et à ce propos d'ailleurs, je voulais insister maintenant sur le fait que ceci n'est pas une conférence, c'est l'invitation à un débat.

Si vous avez des questions, n'hésitez pas à les poser dans la langue que vous voulez, elle sera de toute façon traduite et nous tenterons d'avancer ensemble dans l'approche de cette question.

Centre et périphérie. Il y a une idée qui circule de plus en plus aujourd'hui, on en parlait il y a quelques instants encore avec Eugen Simion, c'est cette évolution qui fait que la notion de «centre» est de plus en plus relativée, voir contestée. Et on peut très bien admettre cette considération.

Aujourd'hui, sur votre ordinateur, vous trouvez un poste d'observation qui vous permet d'être en contact direct avec toute la planète. Vous pouvez aujourd'hui avoir des conversations à des prix modérés, même quelques fois accompagnées d'images, c'est un système Skype, avec des correspondants à Rio de Janeiro, à Tokyo, exactement comme si c'était des voisins de la même ville ou des habitants de la province proche. Il y a là évidemment quelque chose de tout à fait neuf, de bouleversant et où la réalité précède la réflexion. C'est-à-dire où la possibilité offerte par la technologie dépasse la réflexion, je dirais théorique, voir philosophique qui aurait pu finalement l'encourager.

Je ne dis pas qu'il n'y a pas eu des traces dans la culture de ce phénomène avant même qu'il se vérifie dans la réalité, mais le paradoxe c'est que ces traces se trouvent dans des objets culturels le plus souvent négligés par les intellectuels, c'est-à-dire qu'il faut aller dans la littérature de science-fiction ou d'anticipation, dans la littérature populaire, même dans la culture de masse, pour voir les premières allusions à des dispositions, des procédés, des technologies qui permettent ce genre d'extraordinaires phénomènes.

Il y en a déjà des utopies, si vous voulez, au XVIII<sup>e</sup>-ième siècle, ça se retrouve dans certains romans, dans certains livres de Jules Verne et dans d'autres grands auteurs d'anticipation, qui comme vous le savez, non pas toujours étaient considérés avec le même respect auquel elles s'ondoient maintenant. Ça était très longtemps rangée dans une littérature de second rayon, pas important, de divertissement pur, alors que, c'était là peut-être que on pouvait le mieux retrouver les premiers indices d'un monde qui était littéralement en train de se transformer du tout au tout.

La question, alors, de la culture, face à une réalité vérifiable de cette nature, c'est de se demander réellement quel rôle elle a y joué. C'est-à-dire que on est tout le temps amené par l'évolution de l'histoire, par l'évolution de la société, à se redemander qu'est-ce-que la culture et à quoi sert-elle exactement.

J'ai fait une petite démonstration dans des usages de la culture à propos d'un fait divers qui a bouleversé l'opinion autour de ce dernier mois qui était pourtant un événement assez fortuit, souvenez-vous, qui a vu un puissant de ce monde perdre un poste - responsabilité mondiale et déchant se diriger son propre pays, en l'occurrence la France pour un écart de comportement, disons, dans une chambre d'hôtel de Manhattan. A ce propos quelqu'un a une idée de renvoyer à une phrase d'un ancien qui disait «il aurait pu gouverner le monde s'il avait pu ou s'il avait su se gouverner lui-même».

«Il aurait pu gouverner le monde s'il avait su se gouverner lui-même».

On ne peut pas résumer ce fait divers mondial, puisque dans les 24 heures il apparaissait déjà à une des quotidiens de Pecha avec une photo couleur, si on a pu mieux le résumer, mieux le synthétiser.

Et il me semble un peu peut-être superficiellement, que l'opération de l'esprit qui permet de ramener à quelque mot, mais qui dise assez pertinemment le nœud d'un problème, si ce n'est pas là d'abord le processus de la culture qui est à l'œuvre. Et pour deux raisons. D'abord, la première c'est que, de quoi



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

s'agit-il en fait dans cette formule? C'est une façon de comprimer en quelques mots une vision de la vie ou aussi une vision morale ou philosophique.

Il y a là, à la fois, un phénomène de mémoire d'une sagesse transmise parce que l'auteur de la phrase se fondaît pour cela sur une morale plus ou moins partagée et puis il y a la formulation-même, c'est-à-dire le talent qu'il faut pour que de ce fait on distille, par une opération de l'esprit, une formule qui la rend immédiatement compréhensible et transmissible. Le fait qu'on puisse être incapable, en tout cas je le suis moi, d'encore se souvenir quel est l'auteur de cette formule, certains disent Montesquieu, mais cela peut-être un des ceux que l'on utilisait d'une manière plus ou moins semblable, montre que effectivement on donne une définition de la culture le plus ordinaire, le plus familier, c'est-à-dire la culture c'est ce dont on se souvient quand on a tout oublié, donc on se souvient d'une idée, mais on ne sait plus qui l'a émise, on ne sait plus où elle est apparue la première fois, mais on se souvient d'essentiel, c'est-à-dire l'idée en l'occurrence cette petite phrase appliquée à cet événement qui a secoué tellement les médias.

C'est une des définitions de la culture. C'est ce dont on se souvient quand on a tout oublié. Il y a d'autres phrases auxquelles on associe volontiers la culture qui s'imposent des clichés autour de la culture.

Il y en a une, célèbre, qui consiste à dire «lorsque j'entends le mot culture, je sors mon revolver». Il y en a une troisième, en dehors de «la culture c'est ce dont on se souvient quand on a tout oublié» et «quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver», il y en a une troisième c'est «la culture c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale».

Ces deux déclarations, ces deux bouts à la réalité, méritent qu'on le considère d'un peu plus près. A mes yeux, la plus hostile des deux à la culture, n'est pas celle que l'on croit. La première, donc «quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver» que l'on doit à un idéologue s'exprimant au nom d'une dictature, meilleur en l'occurrence la dictature hitlérienne, témoigne à mes yeux de l'importance accordée à la culture.

Cette culture serait considérée comme à ce point redoutable qu'il faille lui imposer silence. D'ailleurs le revolver invoqué, n'est pas un jouet dissuasif, il est destiné à supprimer l'adversaire, en l'occurrence l'homme cultivé.

Donc je dirais que la formule c'est assez difficile à admettre, mais si on ne réfléchit je crois que c'est recevable, peut-être prise pour un hommage, la culture étant incapable d'inquiéter le pouvoir, au point que celui-ci veuille lui imposer un silence sans appel.

Par contre, l'autre phrase, «la culture c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale», me paraît plus difficile à avaler, pas seulement parce qu'il est question de confiture. Elle est une condamnation de la culture plus fondamentale encore. La culture serait une façon d'augmenter artificiellement une matière dérisoire comme la confiture, et en plus de s'en glorifier pour l'idée de l'étaler.

En d'autres termes, la culture serait une imposture servant à se valoriser aux yeux des autres. Ce raisonnement est spécieux, discutable, suspect et plus largement répandu qu'on le croit. Même si, il est quelques fois présenté d'une manière moins lapidaire et moins comique, sans raisonnement qui autorise à dénigrer la culture. Effectivement s'il n'est rien d'autre qu'une sorte d'amélioration gustative, quelle importance pourrait-elle avoir?

Il n'y a pas tellement longtemps, un haut responsable d'une chaîne de télévision française, TF1, et le haut responsable était le directeur général de TF1, il s'appelle Monsieur Patrick Le Lay, a dit que les programmes qu'il diffusait sur sa chaîne n'avaient pas d'autres visés, d'autres buts que de vider les cerveaux de telle manière qu'ils soient rendus plus réceptifs à la publicité et il citait Coca Cola.



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

Il disait: «je vide les cerveaux pour avoir plus d'impact, donner plus d'impact à la publicité de Coca Cola».

C'est une phrase énorme que Monsieur Le Lay a prononcé un peu à la légère, sans trop croire qu'elle aurait de la répercussion, c'est vrai qu'il a dit ça à un journaliste, à un organe professionnel de publicité, mais elle a évidemment été repérée par la grande presse et répercutée à l'envie. On a déjà écrit des thèses là-dessus sur cette phrase.

Il y a aussi dans la déclaration de Le Lay, le fameux patron de TF1, une sorte d'hommage involontaire à la culture, en autre. Puisque au fond, si elle peut remplir le cerveau, n'est-ce pas?, dont il aurait préféré qu'il fut vide, parce qu'il peut y mettre sa marchandise, c'est que, elle a une certaine présence, une certaine densité, une certaine force.

Très curieusement, un autre type d'hostilité à la culture, s'observe non pas de la part d'individus si frustes que Monsieur Le Lay, mais c'est des esprits bien plus articulés, universitaires, voir académiques.

On aurait à faire, dans ce cas-là, à une sorte de «culturel traître», comme en politique on parle de «social traître». Et là, je voudrais citer quelqu'un que vous connaissez certainement, qui est un des plus grands penseurs français de XX-ème siècle, qui est Pierre Bourdieu. Sur le prétexte que la culture a été longtemps l'apanage des privilégiés et en dessous que là il a raison, c'est-à-dire que un des grands en jeu de la société démocratique a consisté à rendre la culture accessible au plus grand nombre, alors qu'elle avait été dans sa forme, disons traditionnelle, essentiellement réservée à des haines élites, il en a conclu que la distinction, il emploie le mot distinction, le même un livre qui est intitulé «La distinction», dont se prévalaient ceux qui ont cette culture pour apanage, que cette distinction était aussi haïssable que la supériorité de classe qu'il avait favorisée.

Y a là un raisonnement assez spécieux, encore une fois, qui consiste à projeter une vision ancienne sur un état de choses modernes.

L'avantage immatériel de la culture supposant aussi sa passation à la descendance et jeter le probe, c'est ce qu'il appelle par ailleurs la reproduction.

Ce sont deux concepts bourdieusiens assez courants, la distinction d'une part et la reproduction du même de l'autre part. C'est-à-dire, il dit «la culture est un privilège de classe, qui en plus se transmet à l'intérieur de la même classe».

Ce sont deux mots, «distinction», «reproduction», qu'il a d'une certaine façon dévalorisés. Or, justement et dans un lieu comme celui-ci, dans une Académie, dans une Université, qu'est-ce qu'on cultive d'abord?

Je dirais que c'est la distinction au sens où c'est une vertu qui permet de différencier, de distinguer le vrai du faux, le bien du mal, le beau du laid.

Quant à la reproduction, elle assure justement que ce privilège n'en demeure pas un, mais puisse se partager. Il est certain que ce mécanisme très longtemps ne s'est appliqué qu'entre élus au sens du nom «liarchi» caractérisé par le titre ou la fortune, encore que quand on étudie la vie, par exemple des grands peintres, qu'est-ce qu'on constate souvent? Que dans les ateliers des maîtres étaient accueillis des disciples, des apprentis qui n'étaient pas nécessairement eux-mêmes des privilégiés. Ils étaient simplement dotés d'un certain talent.

Pour prendre un exemple de plat-pays, lorsque le jeune Van Dyck vient dans l'atelier de Rubens, il est un jeune homme doué pour le détail de la peinture à qui Rubens va transmettre son savoir, sa technique, son expérience et lui permet de perfectionner son talent qui va faire de lui un autre maître. Ce n'est qu'un



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



MINISTERUL  
EDUCAȚIEI  
CERCETĂRII  
TINERETULUI  
ȘI SPORTULUI  
OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

exemple, vous en avez dans l'histoire de l'art d'innombrables cas. C'est la même chose en sport, pourrait-on dire, n'est-ce pas? Aujourd'hui le sport est devenu une espèce d'exemple parfait de la réussite par le talent et pas par un privilège de classe ou de fortune particulière. La grande mutation à celle qu'apporte l'enseignement public, l'enseignement primaire, secondaire, l'enseignement obligatoire, et puis l'enseignement supérieur, la grande mutation est intervenue lorsqu'on a considéré que l'éducation était un droit de l'homme. Un droit de l'homme replacé en particulier en France au moment de la Révolution, remplacé dans le souci des principes de fond, la devise, restait la devise de la France d'ailleurs, de la Révolution, c'est-à-dire de liberté, c'est-à-dire la capacité de chacun de se déployer selon ses possibilités, de l'égalité, c'est-à-dire de faire en sorte que, une moindre disposition de faveurs n'interdisse pas ce type d'apprentissage et tout cela s'insère évidemment dans un postulat général de solidarité.

Dans la démarche de Rubens et celui de Van Dyck il y a aussi la solidarité.

Il y a un artiste, un jeune artiste qui a des dispositions, qui va l'aider aller au bout de lui-même. Qu'est-ce qui motive Rubens à le faire, exactement la même chose qui est-ce qui motive un professeur de violon d'un village en compagne, de transmettre le maximum de savoir à une jeune fille ou à un jeune garçon qui lui paraît être disposé à recevoir ce qu'il a à lui transmettre.

C'est quelque chose d'éminemment, solidaire au départ. Toute démarche d'enseignant est fondée ou devrait être fondée là-dessus, si vous vous trouvez une première heure devant une classe, ou un auditoire, à quoi pensez-vous?

C'est le cas de la plupart d'entre nous. C'est: que vais-je faire pour pratiquer activement avec ces disciples une solidarité du savoir?

Ça m'a toujours été incompréhensible de constater que Pierre Bourdieu pouvait avoir émis ce jugement critique sur ces deux concepts, de distinction et de reproduction, alors que son propre parcours en était la parfaite illustration.

Pierre Bourdieu était fils de facteur et a fini, comme vous le savez tous, professeur aux Collèges de France. Ça a été rendu possible par une prise de conscience de la nécessité de favoriser autant que possible les meilleurs apprentis à aller jusqu'au bout de leur épanouissement.

Alors, on peut chercher des explications à ce genre de funeste erreur. On peut dire que ça passe par une attitude assez fréquente de l'intellectuel qui consiste assez volontiers à se victimiser lui-même. Tandis qu'il aime à dire qu'il est opprimé pour une raison ou pour une autre, même que ça n'a pas été véritablement le cas. Bien entendu, Bourdieu n'a pas tout à fait tort, ça va de soi que l'horizon de la démocratisation de l'enseignement est inatteignable à la perfection et c'est pas à vous que je dois dire que lorsque les difficultés financières, budgétaires, se font sentir dans un pays, que ce sont en Roumanie ou en Belgique, il y a une tentation assez rapide de la part des décideurs pour, dans le cadre de l'économie générale, en faire partir le domaine de la formation et d'enseignement.

C'est une sorte de crime contre l'esprit que nos sociétés entraînées dans une espèce de spirale économique commettent très souvent. C'est certain. Mais, le principe demeure celui que Bourdieu contestait.

Tout cela pour dire et ça nous rapproche et ça nous éloigne au même temps du thème de cette journée que, on peut se demander à quoi peut servir la culture aujourd'hui, alors qu'elle est plus mise à la disposition de tous que ne le fut jamais.

Si aujourd'hui vous avez le moindre trou de mémoire et c'est à ma propre paresse que je dois de n'avoir pas trouvé l'auteur de la fameuse phrase «il aurait pu gouverner le monde s'il s'était gouverné lui-même», en cherchant un peu sur l'internet j'ai retrouvé l'auteur.



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

Mais ça va beaucoup plus loin aujourd'hui. Par exemple, vous commencez à chanter d'autres notes d'une pièce musicale, vous hésitez, vous allez sur un distributeur qu'il conque, Youtube ou un autre, vous retrouvez cette pièce un peu près dans la seconde, c'est-à-dire qu'il y a une accessibilité aux trésors culturels de notre civilisation qui n'a jamais été aussi assurée qu'aujourd'hui.

On peut dire que le problème que pouvait avoir quelqu'un, il y a encore à peine 25 (vingt-cinq) ans qui butait dans un travail de rédaction, d'un mémoire ou tout simplement la préparation des cours sur l'impossibilité d'avoir accès immédiatement à l'ouvrage de référence, est aboli. Vous avez tous les musées du monde dans votre salle de séjour pas oublier de l'internet et vous avez même, quant on pense aux difficultés qu'on peut avoir si vous trouvez Musée du Louvre, vous rapprochez de la Joconde, chez vous à la maison vous pouvez humer sur le tableau au point de ne plus voir sur votre écran que le fameux sourire et vous mettre à réfléchir sur le sens de ce sourire tellement mystérieux.

Donc tout cela est fabuleux si l'on peut dire. Donc, on pourrait penser, à partir du moment où nous sommes tous au centre de l'observation, au centre de la captation de l'information, avons-nous encore besoin de culture.

Ça oblige alors de pas redéfinir la culture, mais de se souvenir de ce qu'est réellement la culture. La culture c'est une capacité d'intégration, d'organisation de la masse d'information, dont nous bombarde le monde. Et cette masse d'information dont nous sommes bombardés n'a jamais été aussi gigantesque qu'aujourd'hui. La capacité de nous bombarder, j'emploie pas le mot par hasard, tient aussi à un certain nombre de stratégies.

Il est évident que si vous prenez un film qui va sortir sur les écrans ..... et que nous concerne, nous beige très intimement, c'est-à-dire «Les Aventures de Tintin», est-ce que Tintin va devenir héros de cinéma, il était encore un genre très modestement et maintenant c'est une gigantesque opération de promotion autour de lui puisque les deux cinéastes qui se sont occupés de lui sont, disons, les plus puissants de la planète, c'est-à-dire d'une part Steven Spielberg et de l'autre part le réalisateur du «Seigneur des anneaux», ce sont mis à deux pour faire ça, eh bien, ce film va avoir évidemment une puissance de feu au niveau promotionnel, pour ne pas dire propagandiste, sans comme une mesure avec celui, par exemple d'un film roumain, un cinéaste de la nouvelle génération. Or, ne nous l'errons pas, et vous avez tous fait l'expérience de ça, vous voyez ce qu'on appelle un blockbuster, ce que sera par exemple «Les Aventures de Tintin», et vous-même n'en ressentez qu'infiniment moins d'émotions que devant ce fameux film roumain plus ou moins confidentiel que vous aurez vu, je dis roumain mais je pourrais dire iranien par exemple, ou grecque ou danois, qu'il vous est arrivé de pouvoir voir et que vous n'avez plus voir que par un hasard. Parce qu'une petite salle, le répertoire, le programmer, parce qu'un chef de télévision, hyper-pointu l'avait mis en diffusion vers minuit et demie dans la nuit, il y a là un décalage.

Qu'est-ce qui permet justement d'avoir par rapport à cette gigantesque falsification de la priorité dans l'information, un regard critique, un regard responsable, un regard d'autonomie du jugement, sinon la culture?

La culture à mes yeux c'est d'abord cela. C'est-à-dire, ce qui favorise la liberté est l'autonomie du jugement. Alors, vous allez dire comment ça s'apprend?

Moi, j'ai pas la réponse omnisciente à ce sujet et chacun d'entre vous se la pose dans les différentes activités que vous avez, à sa manière. Mais quelqu'un qui enseigne est évidemment quelqu'un qui était totalement investi de cette mission.



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

C'est-à-dire de bine savoir qu'il y a d'un côté le gigantesque, la gigantesque réserve, la gigantesque citerne de savoir et de l'autre ce dont l'auditoire, la classe, les disciples, à votre estime, ont besoin pour être des citoyens plus ou moins responsables.

Qu'il y ait des complots, j'ai ne pas peur du mot, qu'il y ait des complots contre cette formation à l'esprit critique et à l'autonomie du jugement de différentes natures, ne fait pas l'ombre d'un doute.

Un de ces complots c'est évidemment celui de l'entreprise, c'est-à-dire celui qui consiste à dire, je veux que pour le film de Spielberg il y ait le premier week-end suffisamment d'entrées, pour que le receipt du premier week-end couvre le prix du film. C'est-ce qui a été réalisé quelques fois ces dernières années sur certains super succès. Donc, l'intention n'est pas «je vais divertir le monde, je vais lui apporter plus de sagesse, je veux essayer l'édifier pour une raison ou pour une autre, la raison d'être c'est: réalisons une bonne affaire». Ça c'est un type de complot.

Il y a d'autres types de complots qui sont plus insidieux et dont je donnerais un exemple parce que j'en ai été le témoin personnel il y a de ça longtemps, il y a de ça plus de 40 (quarante) ans. J'étais en voyage en Italie et je logeais dans un appartement d'un ami qui me l'avait prêté parce qu'il était lui-même en vacances à Rome et je n'oublierai jamais d'avoir vu traîner sur la table du salon de cet appartement un gros traité de 500 (cinq cents) pages publié par le CDO (Organisme pour la Coopération de Développement), dont le titre est très explicite «Comment éviter un nouveau Mai '68 (soixante-huit)».

«Comment éviter un nouveau Mai '68». Mai '68, ça ne me dit rien, c'est un événement que le moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, comme l'aurait dit Aznavour, je crois. Mai '68 a été une grande secousse, pas par tout, mais dans pas mal de pays, y compris la Belgique d'ailleurs, qui a consisté à une remise en question non seulement du système éducatif, mais derrière ce thème éducative de la société, ça a pris assez bien d'ampleur aux États-Unis parce que la jeunesse avait quelque raison d'être outragée, d'être comme on dit aujourd'hui indignée, notamment par le conflit au Vietnam, d'ailleurs la conférence de paix devant mettre fin au conflit vietnamien, était prévue pour qu'elle se déroule à Paris, en mars-avril '68, et c'est quelques mois plus tard, en mai exactement, que les événements ont pris vraiment de l'ampleur et ont entraîné une véritable paralysie de la France pendant plusieurs semaines.

L'analyse que faisaient les experts se penchant sur cette question, le CDE avait été invité à apporter les réflexions sur le problème, l'analyse des experts portait surtout sur cette idée-ci. Et ce n'est pas pour ouvertement politique cette analyse.

Mais elle disait qu'il fallait essayer de faire un sort de réduire dans l'enseignement l'importance des disciplines qui semblaient avoir le plus contribué à nourrir la réflexion des contestataires. Et ces disciplines étaient essentiellement l'histoire et la sociologie, ainsi que la philosophie.

Le rapport s'inquiétait de l'influence qui avait plus à voir l'enseignement de certaines disciplines sur le déclenchement du mouvement contestataire.

En quoi avait consisté cet enseignement? Exactement en ce que je définissais tout à l'heure comme la culture. C'est-à-dire comme une manière de dégager l'esprit critique au sein de la population étudiante.

Vous savez que, pour ceux qui s'en souviennent, qu'on a donné au mouvement de '68 une raison d'être beaucoup plus trivial. On a dit que ça avait été déclenché par le fait que les étudiants de Nanterre se révoltaient parce qu'ils n'avaient pas eu le droit d'avoir accès aux dortoirs des étudiantes.

Ça a été l'analyse la plus frivole de la question, très française, plutôt parisienne, en l'occurrence. Mais ce qu'ils se demandaient plutôt c'est si une certaine façon d'envisager l'histoire, d'en détailler les mécanismes, d'exposer les grandes lignes des ouvrages de réflexion, d'en jalonner notre civilisation,



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

d'analyser les œuvres de l'esprit, que soient littéraires, théâtrales, même plastiques, musicales, n'était pas de nature à susciter la remise en question de ce que un philosophe français contemporain, Alain Badiou a appelé «la contrainte du monde».

Et bien, il faut bien admettre que le résultat de la recherche de le CDE peut être moins dans votre pays, mais en tout cas en France et en Belgique, pas avoir des conséquences, a laissé des traces. L'étude de l'histoire à tous les niveaux de l'enseignement a perdu de son lustre au point qu'on peut se désoler aujourd'hui du niveau assez réduit de la connaissance de l'histoire parmi les lycéens sortant d'enseignement secondaire dans nos pays.

Ça même fait écrire un éditorialiste du magazine hebdomadaire «Marianne» il y a quelques jours, Jacques Julliard, il a dit «l'enseignement secondaire est un moteur à rendement si faible qu'on préfère ne pas le mesurer».

S'il ne jouait pas à l'égard des adolescents qui sont aux yeux de beaucoup, la nouvelle classe dangereuse de la société, le rôle de parking et de sasse de compression, on l'aurait déjà supprimé. C'est assez violent.

Ça risque d'être insignifiant à force d'être excessif d'ailleurs. Mais, pour qu'un observateur aussi attentif que Julliard, en vienne à dire cela, il donc aime y avoir en fond des vérités. Il amène aussi une conclusion qui nous conduit au cœur de la question en disant que la culture doit être réinventée de fond en comble dans toute sa dimension anthropologique car elle est le seul barrage qui puisse tenir face à la barbarie moderne.

C'est aussi une autre définition de la culture qui me paraît très précieuse: «la culture comme barrage face à la barbarie». C'est que la barbarie moderne a des particuliers, je laisse à Jacques Julliard le droit de l'expliquer.

Il y a quelque chose de rhétorique dans la formule. Vous auriez raison de le faire remarquer. Mais qu'est-ce que c'est que cette barbarie moderne néanmoins?

Il y a des fortes chances que l'auteur veut désigner les nouveaux modes d'information dont je parlais tout à l'heure, qui sont tant vilipendés par les intellectuels. Vous savez, on pourrait raconter l'histoire des médias en montrant en quel point les intellectuels on raté ce rendez-vous. Les intellectuels ont méprisé le cinéma quand il est apparu, ont méprisé la télévision quand elle a fait son entrée, se sont méfiés de l'internet dès qu'il a été là, mais d'une manière particulièrement négligente et ineffective puisque s'ils s'en méfiaient tellement que ne l'ont-ils analysé, s'ils avaient tellement des réserves, que n'ont-ils proposé tout de suite des modes de curation de ce nouveau système, curation étant l'opposée à acculturation.

Toujours Julliard reconnaît que l'internet c'est la source non-scolaire dont les adolescents d'aujourd'hui tirent l'essentiel de leur savoir et de leur culture.

C'est tout à fait patent. Tous ceux d'entre vous qui enseignent dans secondaire, savent bien que d'abord il faut se méfier de travaux qu'on demande aux élèves, puisque la plupart du temps ils se sont contentés d'imprimer quelque chose qu'ils ont trouvé sur l'internet, deuxièmement le professeur ne les étonne plus très souvent puisque dans la plupart des cas ils se sont déjà frottés à ce genre d'information toujours par le même moyen.

La question n'est donc pas d'apporter l'information brute, mais de l'organiser.

Vous me direz: est-ce que l'organisation de ce savoir n'est pas elle-même une attente à la liberté de perception de ce savoir. Donc, comment faire à la fois un travail d'éclairer sans pour autant trop conditionner l'auditoire?



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

C'est la question que moi-même je me pose en vous parlant. Je me dis qu'est-ce que je suis en train de raconter, qui est-ce qui me permet de donner l'apparence du moins de l'assurance de mes propos et qui est-ce qui m'autorise de les communiquer à une audience aussi respectable que la votre, sans m'exposer au reproche d'être un imposteur.

Cette autocritique qui accompagne l'enseignement de la critique est évidemment, je crois, vitale. Donc, le premier à être l'objet de la critique peut-être celui qui enseigne la critique, à force des choses. Tout tourne autour de cette sorte de réciprocité de la lucidité.

Je vous recommande la lecture d'un livre qui vient de sortir en français, mais qui avait déjà apparu en anglais, d'une essayiste américaine, dont le nom vous est peut-être familier, moi, il n'y aurait eu pas que quelques semaines, mais je ne peux que vous la recommander, c'est Martha Nussbaum. Martha Nussbaum. Elle a écrit un livre en anglais qui s'appelle «Not for profit» qui très curieusement a apparu en français il y a quelques semaines, chez Flammarion sous le titre «Les émotions démocratiques». Je vois pas très bien le rapport, mais en fin, bon. Mais, je vous rassure, la traduction du titre est fantaisiste, mais la traduction du livre ne l'est pas.

Il aurait été facile de traduire «Not for profit» par «Sans but lucratif». Le sous-titre de l'édition américaine dit «Why democracy needs humanities». Vous savez que le mot «humanities» c'est ce qui recouvre dans l'enseignement américain tout ce que nous appelons «sciences humaines», littérature, philosophie, etc. Le livre est tout à fait remarquable. Et il a fait l'objet d'ailleurs dans Journal du Monde d'un dossier, enfin un petit dossier, il y a quelques semaines.

Elle est philosophe du droit, elle enseigne à Chicago, elle a enseigné enfin, parce qu'elle est retraitée maintenant, le New York Times l'a bombardée «La plus importante intellectuelle des Etats-Unis», c'est un titre qui était brillamment porté avant elle, souvenez-vous, par Susan Sontag, elle utilise beaucoup le mot «capability». C'est un mot qu'elle a forgé avec quelqu'un dont elle a été très proche, c'est l'économiste indien Amartya Sen.

Amartya Sen a obtenu le prix Nobel d'économie en 1998. Il faut être très attentifs au prix Nobel d'économie parce que vous avez là donc, le meilleur et le pire. En l'occurrence avec Amartya Sen je crois qu'on a le meilleur. Justement, Martha Nussbaum et Amartya Sen qui est hindous, on développait un concept de mesure de l'évaluation du développement des nations qu'ils ont appelé le «human development approach», HDA. Pourquoi? Pour contrebalancer l'utilisation explosive du PNB, ça veut dire le produit national brut.

Le «human development approach» prend en compte des choses que le PNB ne prend pas en compte, c'est-à-dire le droit à la santé, le droit à la protection de l'intégrité physique, le droit à l'éducation, le droit aux chances égales dévolu aux femmes, le droit à la propriété individuelle, le droit à la participation à l'activité politique. C'est un concept extrêmement utile et très, très, très bien venu.

Or, pour alimenter ces différentes préoccupations, l'apport de la culture est évidemment essentiel.

Mais, la prise en compte de ces critères, permet aussi de résister à des tendances lourdes qu'on ressent aujourd'hui, auxquelles je faisais allusion tout à l'heure quand je parlais de réduction de crédit à l'éducation, mais que l'on retrouve partout, qui consiste à vouloir à tout prix donner à l'éducation ou à l'enseignement un but immédiatement rentable.

Et, à propos du livre de Nussbaum, un journaliste du Monde rappelait une déclaration d'un député UMP, donc du même parti que Nicolas Sarkozy, à la Commission des Affaires Sociales de l'Assemblée Nationale Française, qui disait «mieux voudrais rationaliser les dépenses en supprimant toutes les filières qui nous conduisent à rien». Et parmi ces filières qui nous conduisent à rien il citait psychologie, sociologie,



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

même géologie, et en réintroduisant les entreprises dans la formation, plutôt que de leur demander de faire des efforts sur leur propre denier pour former les jeunes.

Donc, ce qu'il voulait, c'est une double économie. L'économie des dépenses de ce type d'enseignement jugé inutile et l'économie des dépenses des entreprises qui devaient se réaliser comme penser l'absence de formation plus concrète puisse immédiatement efficiente dans la société.

Encore une fois, quel est le facteur éliminé, quel est celui qu'on considère comme superflu? La confiture? La culture. La culture. C'est ça qui ne sert littéralement à rien et ce phénomène, chacun d'entre nous sait où je parle ce matin, le vérifie facilement par ses propres moyens.

Le fait que Nussbaum s'attaque, balaye devant sa porte en quelque sorte, c'est-à-dire s'attaque au système éducatif américain, ne nous étonnera pas.

Parce que je ne sais pas si vous avez fait l'expérience, moi je l'ai fait il y a pas longtemps, dans une espèce de gigantesque annuaire d'une Université Américaine, je cherchais l'écher de littérature française. J'ai eu un mal fou à le trouver encore. C'est perdu quelque part, en fin, c'est comme si vous cherchez une aiguille dans une botte de foin.

Donc, ce livre de Martha Nussbaum que vous lisez en anglais ou en français, je vous le recommande fortement.

La culture, c'est pas seulement le rappel d'un passé prestigieux. C'est pas seulement ce que certains considèrent comme le côté décoratif de la culture.

C'est une approche de changement profond qui nous affecte, notamment cette mutation qui fait que, on sait plus très bien où est le centre et tout le monde a l'impression d'être à la périphérie, mais être en périphérie ne signifie pour autant de ne pas être capable de percevoir le tout, mais c'est une résistance, comme je vous disais, à une priorité absolue laissée aujourd'hui strictement au profit.

Et cette attention au profit, les chefs d'état ou de gouvernement, les ministères n'en sont évidemment pas les responsables, sûrement pas.

Ils sont là que par ce qu'ils ont à négocier avec des pouvoirs qui les dépassent qui sont essentiellement des pouvoirs économiques.

Alors, là sur ce rapport entre le centre et la périphérie dont on peut à certains égards se réjouir parce que le miracle qui consiste à avoir accès à tout par le milieu des nouvelles techniques, a quelque chose de fascinant et en en fin de compte d'assez profondément satisfaisant, nécessite néanmoins à un retour à une notion de centre qui permet l'harmonisation des méthodes et des comportements.

Et je songe en particulier à l'Europe. La crise permanente que l'Europe connaît depuis sa création, parce que dire l'Europe est en crise c'est un cliché.

L'Europe est en crise depuis qu'elle a été fondée de toute façon, même l'institution européenne est en crise depuis qu'elle a été fondée. Pour les plus âgés d'entre nous, souvenez-vous de ce qu'a été l'intention d'Angleterre à l'Europe, les débats terribles qu'il y a eu à ce moment-là puisque l'Angleterre mettaient des conditions draconiennes à son entrée et voulait des systèmes d'exception sur l'état de la matière, ce qui encore était prouvé au moment de l'introduction de l'Euro, toute l'argumentation anglaise contre son adhésion à l'Euro et dans toutes les mémoires et aujourd'hui que l'Euro est en difficulté, bien entendu il y a un qui triomphe de l'autre côté de la Manche, nous disons nous avons raison, pas? Alors, le problème de l'Euro n'est pas un problème de monnaie unique, le problème de l'Euro est un manque de prise en compte d'une part de la spécificité des situations économiques particulières de chaque pays et un manque d'effort quant à la lente harmonisation de différents mécanismes notamment au niveau de fiscalité.



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

Il est évident qu'un pays comme la Grèce où il suffit d'avoir une chapelle dans son jardin pour disposer d'un bien réputé lieu du culte et donc ne pas payer d'impôts sur cette propriété, est un pays qui l'aurait mieux valu peut-être prévenir.

C'est un détail que je n'ai appris que tout récemment qui m'a laissé rêveur.

Mais, vous ne voulez pas payer d'impôts cadastrales comme on dit en Grèce, c'est très simple, vous mettez une statuette sur quelque brique, vous avez une chapelle chez vous, donc votre maison est un lieu du culte. C'est un détail particulièrement risible, mais qui a permis un pays dans lequel l'industrie principale c'est-à-dire les armateurs, qu'on mise tous leur biens flottant sur les eaux peuvent très facilement prouver que leurs bateaux ne sont pas des territoires grecques. Ils sont les territoires de n'importe quel port dans lequel ils accostent.

Il y a là des caractéristiques du pays qu'il y aurait peut-être de mieux garder les valeurs de plus près et par rapport auxquelles il y aurait mieux valu aussi que le centre puisse faire valoir en son nombre d'exigences.

Donc, se réjouir de la disparition des centres et de la dissémination des centres, à quant même des limites. Les centres peuvent avoir des raisons d'être.

Est-ce que très curieux, c'est que le rapport au centre de certaines instances est relatif, c'est-à-dire qu'il y a des domaines dans lesquels le centre est volontiers célébré, rendu indispensable et d'autres dans lesquels curieusement s'en passe. Parce que ça correspond aux intérêts des uns ou des autres.

Donc, comme dit Nussbaum, des profonds changements affectent ce que les sociétés démocratiques enseignent aux jeunes et ce changement n'a pas été assez examiné. Avides de profit national, les états et leurs systèmes éducatifs bradent avec insouciance des atouts indispensables à la survie de leur démocratie.

Si la tendance se prolonge dit-elle toujours, les états du monde entier produiront bientôt des générations de machines efficaces, mais non des citoyens complètes capables de penser par eux-mêmes, de critiquer la tradition et de comprendre ce que signifient les souffrances et les succès d'autrui.

L'avenir des démocraties mondiales est en jeu. Ce qu'il y a d'intéressant chez Nussbaum également c'est que ces références ne sont pas occidentales.

Évidemment sa fréquentation d'Amartya Sen est une autre chose.

Mais un des penseurs auquel elle fait le plus souvent appel dans son livre c'est Rabindranath Tagore. Rabindranath Tagore dont on fêtera dans deux ans, 2013, le centenaire de son Prix Nobel était beaucoup plus qu'un poète.

C'était un grand rénovateur et notamment de l'enseignement. Il tenait énormément par exemple à autonomiser l'élève au maximum par la pratique du débat socratique, par l'exposition à la plus grande diversité possible des cultures au monde, c'est-à-dire à l'occurrence pour nous, ne pas se limiter à la culture occidentale, et par l'introduction aux cours scolaires de la musique, des beaux-arts, du théâtre et de la danse, qui sont, remarquez-le dans l'enseignement général aujourd'hui beaucoup plus négligés qu'ils ne l'ont été jamais.

Or, la non pratique de certaines disciplines artistiques et ça a été prouvé, relativise, réduit, affaiblit chez l'individu sa capacité de réaction et sa capacité d'imagination. Or, ce dont le monde d'aujourd'hui a le plus besoin c'est d'imagination.

Il est devenu à ce point complexe que l'on doit pouvoir posséder à dessous épistémologiques que seule la pratique de l'art et de la création libre peut favoriser.



UNIUNEA EUROPEANĂ



GUVERNUL ROMÂNIEI  
MINISTERUL MUNCII, FAMILIEI  
ȘI PROTECȚIEI SOCIALE  
AMPOSDRU



Fondul Social European  
POSDRU 2007-2013



Instrumente Structurale  
2007-2013



OIPOSDRU



ACADEMIA ROMÂNĂ

Donc, vous voyez, nous sommes dans une expectative, nous sommes dans un moment difficile, mais tous les moments de l'histoire ont été difficiles, le tout est de savoir comment ceux-ci peuvent être approchés, comment on peut essayer d'en tirer le meilleur, «to make the best of it» et je pense que c'est là la deuxième justification d'un rôle nécessaire, précieux de la culture, esprit, critique, créativité, imagination.

Et on le voit bien dans les désarrois de beaucoup de nos dirigeants, c'est que leur embarras ne vient pas de leur manque de compétences parce qu'en général ils sont très bien informés, mais de leur manque d'efficacité, d'assertivité, d'apport de quelque chose de neuf.

Actuellement aux États-Unis par exemple, beaucoup de gens reviennent un peu des grandes espérances qu'ils avaient mises dans l'élection de Barack Obama.

Et je lisais il y a pas longtemps un article dans un journal américain où quelqu'un disait «c'est pas d'Obama que nous avons besoin, c'est de Roosevelt». Il faisait souvenir que, au moment de la crise économique d'avant guerre, Roosevelt avait pris des mesures très simples, il avait taxé les grandes fortunes avec 5%, ici comme vous l'avez vu, Obama n'est pas parvenu à les augmenter d'autres choses que ce à quoi ils consentaient elles-mêmes. C'est une grande différence. C'est-à-dire, vous me direz, le système n'est pas le même, les consultations n'étaient pas les mêmes, l'opinion publique n'était pas la même, bien entendu. Mais, dans le fait de prendre décisions, aussi démesurées que celles de Roosevelt qui a été bénéfique, on voit bien la prise de risque qui a quelque chose de créatif, même d'utopique.

Cette façon de faire venir l'utopie dans le réel c'est peut-être ça aussi la culture. Voilà, je resterai là parce que j'espère qu'on aura encore quelques minutes pour débattre et je n'attends que ça, je dois je vous le dire.

Merci de votre attention.